



RAPHAËLLE PERIA LA LUMIÈRE EN DESSOUS

Le Jardin, miroir du monde
Château du Rivau, Léméré
Du 1^{er} avril au 13 novembre 2022

Sentir le monde
H2M Espace d'art contemporain,
Bourg-en-Bresse /
« Campagne-Première »,
Revonnas
Du 6 mai au 31 juillet 2022

Le Champ des Impossibles #3
Le 108, Nogent-le-Rotrou
Du 7 mai au 12 juin 2022

Drawing Now Art Fair
(avec la galerie Papillon)
Carreau du Temple, Paris
Du 19 au 22 mai 2022

PHILIPPE PIGUET Comment cette aventure a-t-elle commencé ?

RAPHAËLLE PERIA Quand j'étais aux Beaux-Arts, j'ai pris une année sabbatique et je suis partie faire un tour du monde en Asie et aux Amériques. Comme je n'ai pas pu emporter ma presse à gravure, qui était à cette époque-là mon outil principal, j'ai pris mon appareil photo. J'en ai rapporté plusieurs milliers de photos qui

L'Archive silencieuse.
2021, grattage sur photographie, 40 x 30 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

À première vue, les images qu'offre à voir Raphaëlle Peria présentent toute une iconographie de sujets séduisants qui réfèrent pour l'essentiel à la nature, sinon à l'architecture : paysages, arbres, cascades, fonds sous-marins, oiseaux, villes, etc. À y regarder de plus près, on découvre que ses photographies, voire ses dessins, ont été partiellement « grattés » en surface, les magnifiant tout en libérant leurs dessous lumineux. Entre visions sublimées et dénonciation des travers du monde contemporain (pollution, espèces en voie de disparition, etc.), l'art de Raphaëlle Peria instruit les termes d'une singulière poésie.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

constituent aujourd'hui la matière première de mon travail. Le premier acte a pris forme dans un ensemble d'images intitulé *235 Nuits*.

De quoi s'agit-il précisément ?

Je suis partie très exactement 233 jours et 235 nuits. Dès le début, sans véritable intention artistique, j'ai décidé de prendre mon lit en photo tous les matins, comme un marqueur spatio-temporel, à la manière de Sophie Calle dans son film *No Sex Last Night*. À mon retour, on m'a encouragée à montrer toutes ces photos mais j'ai tout laissé de côté car elles ne me semblaient pas représentatives de ce que j'avais vécu. J'arrivai mieux à m'exprimer par le dessin ou la gravure.

Que s'est-il donc passé pour que vous y reveniez finalement ?

Alors que le souvenir de ce voyage s'effaçait petit à petit dans ma tête, il m'est apparu que je devais rendre ces chambres aux prochains occupants puisque je les oubliais, aussi j'ai décidé d'effacer de ces photos tout ce qui m'appartenait...

D'où un ensemble d'images brouillées qu'on pourrait croire ratées, ce qui n'est pas le cas puisque c'est le choix délibéré d'un geste artistique. Un geste qui va vite devenir récurrent chez vous et qui ne tardera pas à qualifier la marque de votre travail. À savoir, la transformation d'une image initiale par détérioration de sa matérialité pour en créer une nouvelle.

Qu'est-ce donc qui vous a conduit à ce geste ?

Je me suis interrogée sur la nature même de la photographie. La thèse de Roland Barthes considérant celle-ci comme un *punctum*, c'est-à-dire une image-souvenir qui comporte le sentiment que « cela a été une fois » et atteste d'une réalité, qui ne peut pas être modifiée, m'a fait réfléchir. Puisque la photographie est là, c'est que l'instant a existé, mais comme je ne m'en souvenais plus, j'ai décidé d'imposer à mes images ce que ma mémoire n'avait pas gardé de leur souvenir. La mémoire fonctionne principalement de trois manières distinctes, l'amnésie, l'émnésie et la paramnésie : soit elle efface, soit elle déforme, soit elle superpose...

Dans tous les cas, cela vise une forme de sublimation...

J'ai cherché alors comment j'allais pouvoir opérer et quels outils je pouvais utiliser pour parvenir à mes fins, curieuse de vouloir creuser dans les strates mêmes de l'image. Je suis d'abord passée par une phase de recouvrement avec du blanco, puis est arrivée l'idée d'effacement à l'aide d'une gomme, et enfin de grattage avec ce que j'avais sous la main.

À partir de là, vous avez mis en place un processus qui vous permet toutes sortes de modulations. Quelles sortes d'outils utilisez-vous ?

J'ai tout naturellement utilisé les outils avec



lesquels j'avais l'habitude de graver. Je me suis donc servie de pointes sèches, de gouges, de berceaux, etc., mais j'ai aussi utilisé des scalpels, des cutters, des fraiseuses de dentiste... De la même façon que je transforme l'image que je travaille, je détourne l'usage conventionnel des outils que j'emploie.

Cette technique qui procède somme toute tant du grattage que du soulèvement de matière engendre toutes sortes de situations plastiques. Comment en parlez-vous ?

Je dis toujours que je fais du dessin, voire de la peinture. Je ne parlerai pas de sculpture, pour deux raisons précises : d'une part, je ne fais aucun prélèvement de matière ; de l'autre, je ne visualise jamais ce que je fais en 3D. À la rigueur, on pourrait parler de bas-relief, mais vraiment très bas, parce que les reliquats, les copeaux de matière que je dégage et qui restent attachés à leur support originel sont extrêmement ténus. En revanche, il y a un vrai travail sur le trait et la ligne, sur la couleur également.

Finalement, la lumière est le vecteur cardinal de votre travail. Non seulement parce que le support que vous employez – la photographie – est par définition «écriture de lumière» mais parce que vous allez chercher dans l'infirmité du papier photographique à en révéler le blanc immaculé.

C'est exactement ce qui m'intéresse. Ce qui est pour le moins paradoxal puisque je suis d'abord et avant tout graveur, donc quelqu'un ne travaillant que le noir, alors que mes grattages ne découvrent que du blanc.

D'où vous est venue l'idée de cette technique ?

Elle est notamment advenue en regardant les clichés-verre de Corot. C'est une technique ancienne de photographie qui permet, si on souhaite intervenir sur l'image, de la gratter directement sur la plaque vitrée avant d'effectuer le tirage. Évidemment, à l'origine, il y a le travail de la gravure, mais aussi toute une histoire de la peinture qui passe par l'effacement. Sans oublier les frottages de Max Ernst et le dessin de De Kooning gommé par Rauschenberg...

À gauche : *Le Marché aux oiseaux #2*.
2021, grattage sur photographie, 40 x 30 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

En haut : *Deux cent trente-cinq nuits* (détail).
2014, ensemble de 200 photographies
10 x 15 cm retravaillées.
Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.



Le Temps des forêts est le titre de deux images uniques que vous avez réalisées en Nouvelle-Zélande et qui marquent une étape importante dans votre démarche. En quoi ?

Elles sont à l'origine de la figure de l'arbre qui, pour moi, est essentielle parce qu'en relation avec l'humain. Si j'ai tout d'abord travaillé de grands paysages, j'ai eu très vite envie de plonger dedans. Quand je grattais les feuilles d'un arbre, je ressentais avoir touché là quelque chose de profond dont la série intitulée *Les Gardiens* est le vecteur.

Qui sont donc ces Gardiens ?

Ce sont tous ces arbres qui structurent ici et là le paysage et avec lesquels nous entretenons une sorte de familiarité parce qu'on passe devant eux sans cesse. Ce sont les gardiens tout à la fois de nos souvenirs et de nos secrets. Ils nous voient grandir, ils gardent tout de nous en mémoire mais n'en disent rien. Les photos que je fais de ces arbres sont comme des portraits en pied.

Vous avez notamment développé depuis quelque temps différentes séries sur le thème de l'oiseau. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire ce choix ?

Mes premières photographies d'oiseaux ont été prises un peu par hasard sur un marché aux oiseaux en Indonésie, c'est le travail autour de l'arbre qui m'a conduit à m'y intéresser. J'ai lu un article sur la politique de déforestation menée dans ce pays qui m'a révoltée. À cause d'elle et d'un braconnage pour leur chant, treize espèces d'oiseaux sont en voie de disparition. J'ai aussitôt décidé de réaliser un travail à ce propos. Comme le scandale tournait autour de la cire de palme, je me suis dit qu'il y avait là une façon pour moi d'explorer un nouveau matériau. Refusant toutefois d'alimenter ce commerce, j'ai travaillé uniquement avec des cires de récupération.



Vos images offrent à voir des oiseaux dans leur plus bel appareil. Elles ne sont pas sans rappeler certaines œuvres du temps passé, soucieuses de mettre en valeur toutes les qualités esthétiques de ces volatiles : leurs couleurs, leur plumage, leur posture, etc. Vous ne craignez pas un effet d'esthétisation forcée ?

Je suis entrée dans l'art par la peinture et j'ai un rapport à l'image assez classique, volontiers esthétisant. Je l'assume d'autant plus que mon travail, sans l'afficher explicitement, parle toujours de sujets sensibles. Son côté esthétique est une façon de happer le regard de l'autre avant de l'entraîner vers la prise de conscience d'un état de fait.

Vous ne cherchez pas à représenter ces oiseaux dans leur cadre naturel mais vous les saisissez en gros plan, occupant la quasi-totalité du champ iconique...

Que ce soient les arbres ou les oiseaux, c'est toujours cette idée de les traiter comme on fait un portrait. Le sujet est toujours très centré, dégagé de toute anecdote, pour le livrer au

regard, sans narration aucune. Tous mes soins portent sur la collusion entre composition, lumière et matière, mon travail reposant essentiellement sur l'idée de strate. Je construis mes images en déconstruisant celles sur lesquelles je m'appuie. C'est ce processus-là qui m'importe d'abord et avant tout.

En quoi le concept de strate vous intéresse-t-il tant ?

Tout mon travail procède du mémoriel. Il y va de la tentative d'une révélation. Aller chercher le dessous de l'image, c'est quêter après cette lumière immaculée contenue à l'intérieur même du papier photo. L'idée, c'est peut-être de vouloir oublier les choses, mais c'est contradictoire parce que plus on fouille, plus on en découvre de toutes sortes.

À gauche : *Les Ports #9*. 2014, photographie numérique. Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

À droite : *Éphèse*. 2017, grattage sur photographie, 30 x 40 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.



Entre cette problématique des strates et la référence que vous faites régulièrement au pictural, diriez-vous que vous opérez comme un peintre ?

Pour l'heure, j'explore au maximum la piste que j'ai ouverte et qui ne manque pas de ressources.

Je suis persuadée que cette exploration me ramènera un jour prochain à la peinture, même si elle m'entraîne aujourd'hui vers le volume, l'installation, et qu'elle me conduit à travailler le tissu et la céramique. Mais cela est une histoire à venir, il est trop tôt pour en parler. ■

Raphaëlle Peria en quelques dates

Née en 1989 à Amiens. Vit et travaille entre Paris et les Hauts-de-France.
Représentée par la galerie Papillon, Paris.

Sélection d'expositions récentes

2022 | *Singularités plurielles* (avec Azul Andrea, Eva Jospin et Christelle Téa), Chapelle de la Visitation – Espace d'art contemporain, Thonon-les-Bains

2021 | *Blooming*, Domaine Pommery, Reims
| *Aridatis et Inundatio*, L'Aparté, Montfort-sur-Meu

2020 | *Fluo Bleaching*, Galerie Papillon, Paris
| *Narcissus in flores*, Château Blanc, Flixecourt